

Merci qui ?

39-45 : la traversée de Manosque par Giono

Giono traverse la guerre entre deux prisons. La première, du 14 septembre au 11 novembre 1939 ; la seconde, du 8 septembre 1944 au 31 janvier 1945. Qu'a-t-il fait entre ces deux prisons pour être ainsi passé de l'une à l'autre ?

Il a vécu. Il a nourri les siens, Élise et lui, leurs filles, leurs mères, un oncle, un cousin ; et les autres, juifs et déserteurs allemands, résistants et réfractaires du S.T.O, amis de passage. Quinze bouches à table. Il en a hébergés, entretenus. Il a tenté, et parfois réussi à en sauver certains. Il a aimé Blanche et subi les joies et les affres d'une passion torturée. Il a saigné des romans. Il a joué au plus malin lors de ses deux voyages à Paris avec elle, se laissant trop choyer par les écrivains et les journalistes de la Collaboration croisés lors de ces visites.

Du reste, il s'en fiche. Aucun gouvernement au monde ne pourra jamais lui donner cette après-midi de neige qu'il voit tomber sur les toits, depuis la fenêtre de son pigeonnier.

Rien n'y fait. « Y'a pas de fumée sans feu », « y'a que la vérité qui blesse », etc. Invincible mauvaise joie de la médisance envers celui qu'on envie. Giono fut envié et calomnié à un point exceptionnel dans son pays de Manosque, mais aussi par les porte-plumes du parti communiste (Claude Morgan, Tristan Tzara), suscitant contre lui une fielleuse convergence des mensonges.

Certes, il n'était pas René Char, *alias* capitaine Alexandre, le poète guerrier qui dirigea entre Céreste et Forcalquier, l'Armée Secrète et la Section Atterrissage Parachutage (SAP) des Basses-Alpes. Mais qui, parmi les écrivains, s'est hissé à la hauteur de René Char, hormis Romain Gary et Saint Exupéry ?

Septembre 1939. Pierre Magnan, l'apprenti imprimeur (17 ans), se ronge pour son ami Giono (44 ans), d'abord encaserné à Digne où, malgré tous ses hauts cris pacifistes, il a fini par se rendre à l'ordre de mobilisation ; puis emprisonné au fort Saint-Nicolas, à Marseille. L'armée s'inquiétant de son ultime texte du 27 août, « Ne frappe pas, écoute », ainsi que du tract de Louis Lecoin, « Paix immédiate », signé en son nom, avec son aval, par son ami Lucien Jacques, et son amante Hélène Laguerre. Inquiétude nourrie par des années de ragots manosquins et de rapports de police sur les activités pacifistes de Giono et ses relations avec des Allemands, réfugiés antinazis qu'il soutient de diverses manières.

Pierre Magnan. « Les fanatiques qui n'ont soudain plus de martyr à brandir croiseront ma route en ces temps : "Hein, crois-tu, Giono ? Quel pleutre ! Quand je pense à tout ce qu'il nous a promis !" ¹ »

En fait, c'est tout simple, Giono a décidé de vivre pour lui, comme il l'avait souvent dit, plutôt que pour une idée - et encore moins de mourir pour elle². « Toute idée est un échec à la vérité³ »,

¹ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, Folio 1990. p. 112

² Cf. « Merci Blanche. La flamme qui brûla Giono » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

³ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, Folio 1990. p. 104

commente Pierre Magnan. Mais ce n'est pas l'affaire de ce Manosquin de la rue qui se répand tout guilleret le matin du 14 septembre, avec ce bruit à la bouche : Giono a été fusillé, à onze heures, la veille, au fort Saint-Nicolas. « C'est le neveu du père Guiou, qui est capitaine du génie à Marseille, qui l'a téléphoné à son oncle⁴ ! »

Cette nouvelle croustillante, excitante, bourdonne de terrasses en comptoirs, et parmi les guéridons du café-glacier. Ce n'est pas pour rien, rappelle Magnan, que les avocats d'Aix nommaient jadis *faux témoins*, les gens de Manosque - qu'ils employaient d'ailleurs, moyennant gratification - lorsqu'ils montaient plaider quelque cause douteuse au tribunal de Forcalquier.

Hélas pour cette liesse, Giono est libéré de forteresse le 11 novembre, puis de toute obligation militaire : non-lieu. C'est-à-dire qu'il est reconnu innocent. Blanchi de toutes accusations par les magistrats militaires. Rien n'y fait. S'il n'est pas traître à la guerre, il est traître à la paix, et vice-versa. Ni les pacifistes, ni les bellicistes ne lui pardonnent cette désertion de toutes les causes.

Pour ses détracteurs, tout s'amalgame, le prétendu régionalisme de ses romans, son pacifisme et sa défense de la civilisation paysanne, la célébration de « la terre » par la propagande pétainiste, malgré le caractère ardemment modernisateur et technocratique du régime de Vichy⁵.

Quant au « régionalisme » de Giono, c'est le confondre avec Henri Pourrat (1887-1959), prix Goncourt 1941, chantre officiel de l'Auvergne et du pétainisme⁶. Et surtout avec Marcel Pagnol (1895-1974), le cinéaste qui adapte quatre de ses œuvres avant-guerre, (*Joffroi*, 1933. *Angèle*, 1934. *Regain*, 1937. *La femme du boulanger*, 1938). Pagnol, le dramaturge de la « trilogie provençale » (*Marius*, *Fanny*, *César*) et de *La fille du puisatier* (1940), élu en 1946 à l'Académie française ; cependant que Giono, banni de Manosque jusqu'à fin 1945, est proscrit de publication jusqu'en 1947 par le Comité national des écrivains (CNE).

Le prodigieux succès de ses livres, et de leurs adaptations par Pagnol, n'ayant pu qu'aigrir la gent de lettres qui trouve dans ces mensonges de quoi se venger de son envie.

Quant à la rumeur de Giono « collabo », elle part d'un entretien dans le numéro 1 de *La Gerbe*, en juillet 1940, sans doute recueilli par Marc Augier, visiteur épisodique du Contadour, dont Giono ne pouvait prévoir à cette date que lui et son journal tourneraient nazis.

Giono y fabule grandiosément, comme d'ordinaire, tâchant de coller à sa première légende, celle de l'irréductible pacifiste, que ses amis avaient pieusement répandue pour appeler à son aide. Il perd sur les deux tableaux. Ses proches savent désormais à quoi s'en tenir sur sa dérobade de septembre 39 ; et dans la France écrasée de juillet 40, ses propos pacifistes passent rétrospectivement pour trahison face à l'invasion allemande⁷.

Autre grief, il se dit à Manosque et dans certains échos de presse que *Giono est riche*⁸. Certes, ses succès lui ont permis d'acheter le Paraïs (1930), une belle maison avec jardin où il passera toute sa vie. Mais voilà, Giono l'ingénu, l'embrouilleur, a une famille, au moins sept bouches à nourrir, Élise et lui, leurs deux filles, leurs deux mères, l'oncle de Giono, plus une kyrielle d'hôtes et de réfugiés, souvent quinze personnes, que Giono le généreux aime à soutenir dans

⁴ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, Folio 1990. p. 112

⁵ Cf. Robert O. Paxton, *La France de Vichy*, Le Seuil, 1973

⁶ Cf. Henri Pourrat, *Vent de mars*, Gallimard, 1941

⁷ Cf. Pierre Citron. *Giono 1895-1970*. Le Seuil, p.315. 1990

⁸ Cf. *La Semaine*, citée par Pierre Citron dans *Giono 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p.337. Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, Folio 1990. p. 335

le besoin. Ne disant jamais non aux demandes d'argent, les devançant même jusqu'à la prodigalité.

Jean Grenier (1898-1971), l'ex-mentor d'Albert Camus à Alger, lui rend visite le 12 août à Banon, où Giono a loué une maison pour six mois. Il y écrit *La Prise de Constantinople* qu'il ne finira jamais, sur une petite table couverte de notes, de brouillons, d'œuvres de Descartes, de traductions de *La Divine comédie* et du *Ramayana*⁹.

« [Giono] n'est pas angoissé par les conséquences de la guerre. La défaite de la France n'est qu'un fait superficiel ; l'important c'est que le monde entre dans une nouvelle civilisation. La machine avait tout épuisé, les Allemands eux-mêmes ne sont pas vraiment vainqueurs ; leur civilisation fondée sur le machinisme va disparaître. L'avenir sera aux peuples qui auront les premiers compris ce bouleversement. La victoire allemande n'a pas grande signification. Elle peut ruiner l'industrie française du Nord : tant mieux. Elle ne peut accaparer les produits agricoles car pour cela il faudrait une occupation permanente du sol et donc une immobilisation des hommes¹⁰. »

Grenier, qui est passé au Contadour en août 1938 - un parmi tant d'autres - et qui publiait un an plus tard, un éloge critique de la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*¹¹, ne croit pas, quant à lui, au rejet de l'argent par la paysannerie, ni à ses possibilités de sécession et d'autarcie contre le reste de la société. Toute dissidence ne peut être que singulière et individuelle.

Giono, muré dans son prophétisme pacifiste et paysan, peut difficilement nier davantage les réalités, tant le plan nazi consiste précisément dans la *mobilisation totale* de la puissance militaro-industrielle de l'Allemagne¹², afin d'éliminer ou de réduire en servitude agraire les populations de son *espace vital* (*Lebensraum*). La victoire finale du 15 août 1945 ne sera pas celle de la démocratie, ni du communisme, sur le fascisme ; mais justement celle de la Machine, de la *superpuissance* américaine ; atomique et informatique ; sur ses ennemis et rivaux. La société industrielle ayant, grâce à la guerre, accompli un grand bond en avant.

Grenier enregistre avec sérénité la sérénité de Giono. Du point de vue de Sirius et de l'éternité, en effet, il ne s'est rien passé. *Que ma joie demeure !* Elle demeure tant que Blanche demeure, mais bien sûr, ça ne se dit pas. Ce que Giono dit à Grenier, c'est qu'il compte offrir à Victor Serge (1890-1947), l'ex-anarchiste arraché des geôles staliniennes, et réfugié à Marseille, sa maison de Banon pour l'hiver¹³.

Heureusement, ce même été 40, surgit Garganoff le Mirifique, producteur de son état, époux de la belle Ludmilla, qui se propose d'adapter *Le Chant du monde*, voire d'autres livres de Giono, en collaboration avec ce dernier, lequel - justement - aimerait s'affranchir de la tutelle cinématographique de Pagnol à qui l'opposent des querelles d'auteurs - tranchées en octobre 1941 par le tribunal civil de Marseille.

⁹ Cf. Jean Grenier, *Portrait de Jean Giono*, Robert Morel, 1979. p.32

¹⁰ Jean Grenier, *Portrait de Jean Giono*. Robert Morel, 1979. p.34, 35

¹¹ Cf. Jean Grenier, « Réflexions sur la pauvreté et la paix », *N.R.F.*. Juillet 1939

¹² Cf. Ernst Jünger, *La Mobilisation totale*, 1930. Ludendorff, *La Guerre totale*, 1935. Marius Blouin, *De la Technocratie, la classe puissante à l'ère technologique*. 2023, Service compris

¹³ Jean Grenier, *Portrait de Jean Giono*. Robert Morel, 1979. p.36

En attendant les « capitaux américains » qu'il escompte, Garganoff lui verse une grosse avance. Suffisante en ces temps d'exode rural (1890-1975), pour acheter deux fermes au rabais, le Criquet et la Margotte, afin de nourrir sa famille extensive. En sus du vieux moulin et de la bâtisse du Contadour, propriété de quatre Contadouriens, dont Giono n'a tiré nul profit, et dont l'héritier du dernier survivant prendra seul possession, trente ans plus tard, dès sa mort¹⁴.

Pierre Magnan :

« Il nous amenait chez lui pour nous montrer avec orgueil la superbe bicyclette blanche à pneus demi-ballon qu'il venait de s'acheter. Il va sur elle s'approvisionner à ses fermes. La Margotte est près de Dauphin, entre Mane et Forcalquier, après la ferme des Encontres, sur le chemin des reines. Ce sont des gens convenables qui la lui tiennent, les Salomé. Il n'en est pas de même du Criquet, ferme perdue, de peu de valeur où un certain Van Roger sévit au petit bonheur¹⁵. »

Giono peut bien se vanter du ralliement de Vichy à ses vues sur la terre, et qu'on lui ait demandé sa participation à cette propagande paysanniste ; on n'a rien là-dessus que cette fanfaronnerie dans une lettre à Blanche, dont la réalité se réduit peut-être à une lettre de Henri Pourrat, ou un coup de fil d'Emmanuel Berl, l'auteur du fameux discours de Pétain, le 25 juin 40, à jamais réduit à cet unique paragraphe :

« Ce n'est pas moi qui vous bernerai par des paroles trompeuses. Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de France qui meurt. Une jachère à nouveau emblavée, c'est une portion de la France qui renaît. »

Emmanuel Berl (1892-1976), journaliste de gauche, juif, ami d'Aragon et de Drieu la Rochelle, ex-directeur de *Marianne*, soutien du Front populaire, pacifiste *munichois*, devenu fugitivement « la plume » de Pétain avant de rejoindre la Corrèze où sa femme, la chanteuse Mireille (également juive), participe à la résistance. Nul ne lui demandera de comptes, à la Libération, pour avoir été de ces *Quarante millions de pétainistes*¹⁶ de l'an 40. Ni pour le maintien profitable de ses accointances vichystes, durant toute la guerre. Le régime de Vichy, lui-même, se défiant de Giono.

« Le 4 septembre 1940, le gouvernement de Pétain nomme préfet des Basses-Alpes Roger Dutruch, qui restera en poste dans le département jusqu'en décembre 1941. Dutruch sera fusillé le 28 septembre 1944 après sa condamnation à mort pour avoir dénoncé aux Allemands un maquis du département de la Lozère, dont il était préfet depuis fin 1941. Moins d'un mois après avoir pris ses fonctions à Digne, le préfet Dutruch demande au commissaire de police de Manosque d'enquêter sur Giono dans le but d'établir si celui-ci est susceptible par ses fréquentations et ses idées de nuire à la collectivité. Le refus que Giono a opposé aux émissaires du régime de Vichy de mettre sa plume au service de la Révolution nationale et de "collaborer à créer la mystique du retour à la terre" a pu justifier cette enquête diligentée par un serviteur zélé du nouveau pouvoir¹⁷. »

¹⁴ Cf. Pierre Citron, *Giono 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p.337. Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, Folio 1990. p. 101

¹⁵ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*, Denoël, 1990, p. 137

¹⁶ Cf. Henri Amouroux, *Quarante millions de pétainistes. Juin 1940-Juin 1941*. Robert Laffont, 1977

¹⁷ *Revue Giono 2020*. p.71

Le 3 octobre 1940, le gouvernement de Vichy promulgue sa première abjection « portant statut des Juifs ». Début novembre, Giono offre refuge à l'écrivain marxiste Jean Malaquais, Juif polonais, né Vladimir Jan Malacki (1908-1998), arrivé en France en 1926, qui le rapporte dans son *Journal du métèque 1939-1942*¹⁸.

« Cher Malaquais,

Quel dommage que vous ne soyez pas venu me voir avant. J'ai une très grande estime pour vous ; mais j'espère pouvoir vous le dire et vous le montrer.

La situation ici est la suivante : J'ai déjà chez moi deux hébergés depuis plus de quatre mois et pas d'autre place. Ici, je veux dire à Manosque. Il me reste une maison à Banon. Il y a lits, couvertures, ustensiles de cuisine. Banon est un petit bourg de 800 habitants à 40 kil. au nord de Manosque. Si cela vous agrée, c'est à votre disposition. Il y a pour l'instant un car direct Marseille-Banon deux fois la semaine. Mais sans certitudes pour l'avenir. Renseignez-vous sur la place d'Aix, c'est là le bureau du car. J'ai également, mais ça c'est pour la retraite, les maisons du Contadour sur le plateau. Là, il faudrait y rester une fois arrivé. C'est haut, c'est froid. C'est totalement désert et séparé du monde et c'est magnifique comme vous pouvez l'imaginer. Le pays tient les dettes de toutes les imaginations. C'est 12 kil. plus loin que Banon.

Voyez ce que vous pouvez faire avec tout ça et prévenez-moi de ce que vous décidez.

Ma bonne amitié.

Jean Giono¹⁹ »

Jean et Galy Malaquais séjournent de fin novembre 1940 à mi-février 1941 dans la maison que Giono loue à Banon depuis l'été 1940 ; avant d'emménager à Marseille, cadre de *Planète sans visa*²⁰. Ah oui, c'est sinueux, intriqués et contradictoires, les rapports entre histoires individuelle et collective. Mais que la propagande de Vichy, dans une France encore rurale, récupère des thèmes gionistes ne signifie pas que Giono, l'ancien combattant de Verdun, soit l'un de ces quarante millions de Français qui furent pétainistes entre juin 1940 et juin 1941 - pétainistes, notez-le bien, patriotes - non pas fascistes, ni nazis. A telle enseigne que plus ces derniers s'imposèrent au régime de Vichy, plus les Français s'en détachèrent et se retournèrent contre lui²¹.

Karl Fiedler, dit Charles, ancien architecte et militant communiste allemand, arrive au Paradis où Giono l'héberge, le nourrit et le paie, trois ans durant, pour un peu de jardinage et de petits travaux. Comment y est-il arrivé ? C'est toute une histoire qu'il raconte le 22 août 1944, au Président du Comité local de Libération de Manosque.

Antifasciste et militant du parti communiste, Fiedler a été arrêté et torturé par la Gestapo, puis relâché pour tenter de remonter par lui à l'organisation clandestine et au Comité central. Il s'est alors enfui en Tchécoslovaquie, à Prague, en juin 1934, puis de là, en France, où il est arrivé le 7 juillet 1934, par l'Autriche et la Suisse. Il lui fallut de nouveau s'évader d'un camp français où les autorités militaires de 1940 l'avaient emprisonné pour être extradé aux nazis :

¹⁸ Phébus, 1997. p.248-249

¹⁹ *Revue Giono* 2020. p.75,76

²⁰ Jean Malaquais, *Planète sans visa*. Le Pré aux clercs, 1947

²¹ Cf. Henri Amouroux. *Quarante millions de pétainistes. Juin 1940 – Juin 1941*. 1977, Ed. Robert Laffont

« Arrivé à Marseille au mois de juin 1940, sans moyens et dépourvu de tout, j'étais réduit à demander secours aux divers comités d'entraide et aux syndicats pour subsister. Je me suis adressé à M. Larzac, ancien rédacteur en chef du *Radical*, pour lui demander de me caser quelque part dans la campagne. M. Larzac me présenta alors à M. Pacomi qui, quelques jours après, m'emmena à Manosque.

Depuis, je n'ai vécu que dans une semi-clandestinité, ayant été obligé de me camoufler et de me déplacer souvent pour échapper, toujours, aux poursuites de la police de Vichy et à la Gestapo qui, entretemps et à l'aide de la préfecture, avait réussi à dépister mon séjour à Manosque.

Si je me retrouve aujourd'hui, et comme par miracle, encore en liberté, je le dois en première ligne à M. Pacomi et à M. Giono - qui m'abrite depuis 1941 - qui ont su, au moment décisif, égarer aussi bien la vigilance de la police de Vichy que celle de la Gestapo²². »

Il y avait deux sœurs parmi les contadouriens, Olga et Lucie Fradiss, l'une conservatrice de musée, l'autre médecin, désormais poursuivies comme juives par la Gestapo. Giono les aide à passer en zone libre avec son ami Jean Bouvet (fusillé en 1944 par les miliciens). Il abrite et cache leurs bagages cependant qu'elles-mêmes se réfugient à Céreste (Lubéron), comme René Char (1907-1988), le poète suspect au régime de Vichy, *alias* « capitaine Alexandre », qui déjà organise l'Armée secrète²³.

Mais voici une pièce incriminante, *Triomphe de la vie*, sous-titré « Supplément aux *Vraies richesses* », et qui complète en effet son apologie de la société paysanne par celle de son indissociable composante artisanale. Un texte écrit entre janvier et juillet 1941, sur commande d'un éditeur suisse, et publié en novembre 1941 chez Ides et Calendes, à Neuchâtel. *Triomphe de la vie* par opposition au *Triomphe de la mort* de Brueghel l'Ancien (1562), aujourd'hui visible au Prado de Madrid.

Cet ultime post-scriptum de la prédication gioniste, avec son titre exultant et son dégoût des masses modernes tombe on ne peut plus mal, en plein régime « vichyste ». Les amis tordent le nez. Giono se répète. Giono se moque du contexte. C'est vrai, il ne s'occupe plus de politique, mais de manière si provocante, que la politique ne peut que s'occuper de lui. Péché d'orgueil. Son retrait passe encore pour un engagement, et des plus retors. Ce naïf qui va bientôt s'enticher de Machiavel, ne l'est pas au point d'ignorer la possible confusion entre ce qu'il dit et ce qu'on peut lui faire dire.

Cet essai naît d'une songerie, un sombre jour de décembre 1940 dans un bistrot de Marseille, dans une ville obèse d'une population avilie par son mode de vie. Foule fantomatique. Jeunes frimeurs, fringués et brillantinés comme leurs vedettes favorites. Trognes d'ivrognes à double ventre et triple menton. Bref l'âge des foules et des « numéros » comme les nomme Zamiatine dans *Nous autres* (1923).

Cette songerie se fonde dans le souvenir du bourg d'enfance et la description minutieuse et émerveillée du père cordonnier, dans ses moindres gestes, outils et travaux ; puis elle se développe en méditation sur « les temps nouveaux » et l'horreur macabre du machinisme industriel, avec des vues perçantes sur la division du travail et la mécanisation de l'humain ; et en contrepoint une apologie raisonnée du bourg artisanal et paysan, qui se transforme en vision

²² *Revue Giono* 2020, p. 113

²³ Cf. Jean Giono « Résumé des faits contrôlables de mon action contre les Allemands pendant l'Occupation », in *Revue Giono* 2020. p. 92

documentaire de la vie dans un village du Trièves, à Mens près de Grenoble, mêlant vrais et faux souvenirs d'avant-guerre et se terminant par une grandiose fête paysanne. L'un des livres comparables à celui-ci est *Pilote de Guerre*, de Saint-Exupéry, où l'action est réduite au minimum - piloter, contempler, méditer - assis dans un cockpit comme à une table de bistrot. Publié en février 42 aux USA, *Pilote de Guerre* fut également censuré par les gaullistes et les pétainistes.

Que dit Giono dans ce livre scandaleux ?

« Il y a dix ans que je répète : "La paysannerie et l'artisanat sont seuls capables de donner aux hommes une vie paisible, logique, naturelle". Si l'on peut m'accuser, c'est de monotonie²⁴. »

« Que penserait-on d'un malade qui répondrait à son médecin : "Vous voulez me guérir ? La santé ? Mais la santé c'est l'état dans lequel j'étais hier. Vous voulez donc me faire retourner en arrière ?" *Se guérir de la peste n'est pas retourner en arrière : c'est revenir à la santé. C'est se retirer du mal. L'intelligence est de se retirer du mal.* » (p.672)

« On est arrivé à créer des formes modernes de la misère et du désespoir. Chacun possède désormais une sorte d'échiquier spirituel sur lequel on joue sans cesse contre soi-même, à longueur de pensée, enfermé dans des problèmes insolubles. L'homme est affamé de mécaniques ; comment n'aurait-il pas bâillé d'extase devant ce génial échiquier qui lui permettait de n'être plus le spectateur de la machine, mais, esprit perdu, de devenir lui-même partie intégrante d'une machine. Il lui a semblé que nulle ancienne volupté ne pouvait se comparer à la volupté nouvelle d'être une roue dentée, une bielle, un coussinet ou la bougie du front de laquelle les étincelles jaillissaient. Ainsi ont été créées ces formes modernes de la misère et du désespoir qui ne sont que des robots géants et auxquels il suffirait de ne plus croire pour qu'ils s'écroulent comme de la ferraille inutile. Je sais qu'ils écrasent (j'en sais quelque chose), mais c'est avec précision et en ligne droite ; à un centimètre à côté du passage prévu on peut continuer à vivre (j'en sais également quelque chose). Tous les entortillements auxquels se sont livrés les *intelligences* pour nous faire croire que c'est là la condition humaine ne m'empêcheront pas de dire que j'ai toujours impunément cueilli des pâquerettes dans les pas mêmes du géant. » (p. 674-675)

« S'il reste un homme il sera obligé pour vivre d'être paysan et artisan. [...] On peut imaginer la catastrophe la plus complète, le rasement de cette ville, le dispersement de ses habitants, l'éparpillement des outils ; que cet endroit devienne comme il était avant l'arrivée des hommes. Si cette catastrophe ne change pas la configuration du pays, s'il reste les mêmes terres, les mêmes hauteurs, les mêmes renversements de vals, les mêmes pentes, la ville artisanale se reconstruira peu à peu exactement au même endroit. » (p.676)

« Si le progrès est une marche en avant, le progrès est le triomphe de la mort. Car, s'il est une marche en avant, il faut alors rechercher l'excellence de la marche en avant et

²⁴ Jean Giono, *Récits et essais*, édition publiée sous la direction de Pierre Citron avec la collaboration de Henri Godard, Violaine de Montmollin et Mireille Sacotte. Pléiade, Gallimard, 1989) (p.662)

cette excellence ne sera incontestablement obtenue que dans l'obligation pour chaque homme de marcher en avant de lui-même à chaque instant. C'est somme toute la même chose qu'on s'efforce d'obtenir des recrues quand on les apprend à marcher au pas et enfin l'armée se soulève tout entière d'un même pas monstrueux. » (p.688)

Ce que l'on prenait pour une accélération, dit Giono, était un emballement, l'effondrement d'une civilisation - industrielle en l'espèce. Peu importe que cette chute dure un demi-siècle, voilà une civilisation morte. Elle ne tenait que par les hommes, et les hommes ne tenaient que par leur individualité. Leur tour de main. Leur manière unique, irréductiblement personnelle, de faire un soulier ou une symphonie. D'avoir une prise sur le monde, forcément manuelle, comme pour les grimpeurs en paroi. Que si l'on remplace un cordonnier faisant deux cents gestes pour fabriquer un soulier par une chaîne de deux cents ouvriers ne faisant qu'un seul geste, on obtient un énorme gain de productivité. C'est-à-dire que deux cents cordonniers travaillant à la chaîne produiront mille souliers par jour, alors que travaillant séparément, chacun chez soi, ils n'en produiraient que quatre cents.

« Victoire ! la civilisation monte ! [...] Il n'y a plus qu'un seul cordonnier monstrueux composé de deux cents corps ; mais tandis que les deux cents apportaient deux cents façons différentes, chacune personnelle et vivante dans l'ordre de la qualité, on n'a plus qu'une production uniforme, neutre, morte. On a gagné en quantité ; on a perdu la qualité. [...]

Le plus grave n'est pas là ; quoique la perte de la qualité entraîne un défaut de joie général. On a détaché deux cents hommes de la vie.

Ceux qui créaient la raison nouvelle répondaient : Nous ne les avons détachés de rien. Qui les empêche de vivre ? La civilisation entièrement construite sur les plans de notre raison leur fournira tout ce qu'il faut pour vivre. Le geste qu'ils feront tout le long de leur vie deviendra tellement *machinal* qu'ils le feront sans y penser" ("mais, nom de nom, c'est que moi je veux qu'ils y pensent", dit en ce moment-là dieu du haut des étoiles ; faire sans penser est une malédiction terrible). » (pp.715-716)

Cette parabole des cordonniers rappelle l'exemple classique des fabricants d'épingles exposé en 1776 par Adam Smith (1723-1790), l'économiste des Lumières écossaises, dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. S'il faut dix-huit opérations successives pour fabriquer une épingle, le patron de la manufacture a tout avantage à confier chacune de ces opérations à un ouvrier différent, afin d'accélérer la production, plutôt que l'ensemble des dix-huit opérations à chacun des ouvriers pris séparément. Giono adapte la parabole à son public, en partant de son père (1845-1920), cordonnier anarchiste à Manosque et archétype de ces artisans penseurs qu'il retrouve en 1937, à Mens, dans le Trièves ; relieur, bourrelier, forgeron, charron, maçon, tisserand, menuisier, boulanger et, pourquoi pas, tréfileur, épinglier, aiguiller si tels sont leurs goûts et leurs talents, plutôt que robot ?

Voici des générations que des cordonniers heureux dans leurs échoppes et leurs petites villes, pensent et fabriquent des souliers, en même temps qu'une vie, une ville, un monde. A-t-on déjà vu un adolescent avide de travailler à la chaîne ?

« Voilà des gens qu'on oblige, qu'on contraint à ce "métier". A la place de la liberté, voilà l'esclavage. A la place du métier librement choisi et qui plaît, auquel on consacre sa vie, voilà la chaîne à laquelle on attache les hommes ; et maintenant ils

n'ont qu'un désir, c'est vivre, atteindre la vie, que la chaîne ne leur permet plus d'atteindre.

Ceux de la raison nouvelle répondaient :

"Mais bougre, nous vous disons qu'on gagne du temps, qu'on va plus vite. [...] Nous allons diminuer la journée de travail ; on travaillera de moins en moins dans le jour. [...] On arrivera à travailler une heure seulement par jour. Certes, nous ne sommes pas encore à ce moment-là, mais c'est parce qu'on ne nous écoute pas assez ; c'est parce qu'il n'y a pas encore assez de chaînes. Nous allons vous libérer avec un entassement prodigieux de chaînes. Mais, qu'on nous écoute seulement, qu'on se fie à nous, qu'on s'y confie, qu'on s'abandonne entre nos mains totalement et vous allez voir.

- C'est tout vu, car déjà maintenant nous voyons tout ; il n'est pas question d'aller plus loin. Que ferais-je de mes heures que vous-mêmes appelez "libres" ?

- Ce que vous voudrez.

- Si précisément je suis un de ces deux cents cordonniers que vous avez dès l'abord attachés à la chaîne, ce que je sais faire et par conséquent ce que je *veux faire*, ce sont des souliers.

- Faites-en.

- Ce grand détour me ramène donc au point d'où j'étais parti. Avec cette différence qu'avant, ma vie était pleine de mon métier et toute libre ; maintenant, *il y manque* cette heure, ou ces trois heures, ou ces six heures que je vais passer enchaîné à votre chaîne. Et si, dans ces heures libres, je veux faire tout autre chose qu'un soulier, n'importe quoi, me cultiver par exemple, comme vous dites avec de grosses bouches grasses, ou vivre, tout simplement, c'est-à-dire aimer, souffrir et mourir, croyez-vous que je vous aie attendus pour le faire ? Croyez-vous que depuis des milliers de siècles on vous a attendus, vous et vos raisons, pour vivre ? On l'a fait sans discontinuer, je le faisais librement moi-même, hier. Tout à l'heure vous avez demandé : "qui vous empêche de vivre ?" Ce que vous m'avez enlevé. Tout à l'heure vous disiez que la civilisation construite d'après les plans de votre raison me fournirait tout ce qu'il me faut pour vivre. Elle ne pourra m'en fournir le goût. Ce goût je l'avais hier.

- Vous voulez donc retourner en arrière ?

- Je veux surtout me cramponner à la vie par des prises solides et je me sers instinctivement des vieilles prises qui, au cours des siècles, ont soutenu, sans jamais lâcher, des milliards d'escaladeurs.

- Voilà bien, monologuaient alors les esprits nouveaux, le raisonnement de l'esprit rétrograde. » (p.718)

Ces « esprits nouveaux » rappelle Giono, ne cessent depuis un siècle d'inventer et de créer des moyens fantastiques, l'avion, la radio, l'électricité, pour se rendre pareils aux dieux de l'Olympe et du Sinaï, passant toute juste mesure - la taille humaine -, pour édifier des Babel qui les écrasent. Ces moyens, ce sont des machines - mais c'est le même mot en grec, *mekhané*. Giono dit « des squelettes » pour imaginer leur caractère artificiel d'objets morts, inanimés, que trahit d'ailleurs leur aspect macabre. Des zombies, si l'on veut, des morts machines. Ainsi, il y a des squelettes à se déplacer (des voitures), des squelettes à parler (radio, téléphone), des squelettes à tout faire.

« A quoi bon marcher ? A quoi bon également aller parler soi-même aux gens [...] ? Tout ce qui appartenait aux corps, ce qu'on pouvait appeler par exemple l'appareil passionnel d'un corps vivant au milieu de tous les corps terrestres, est remplacé par

un appareil technique qui est chargé d'accomplir ce que les passions accomplissaient. L'homme n'a plus besoin d'être ému, d'être fort, d'être quelque chose. Il lui est permis de n'être rien. Il y a des squelettes qui sont tout. » (p.723)

A quoi bon vivre, il y a des squelettes - des machines - qui le font tellement mieux que nous. « Cela s'appelle un robot. » Notre puissance revêt des formes nouvelles : le moteur à vapeur, le moteur à explosion, les centrales électriques, les pelleteuses et les bulldozers, les grues, les ponts roulants. Mais cette puissance *ex machina* se paie d'une perte du corps, d'une désincarnation.

« Nos usines sont rangées les unes à côté des autres, épaule contre épaule, sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs. [...] Elles dressent leurs cheminées comme d'innombrables lances de croisés. Dans chacune d'elles, les machines sont à côté les unes des autres, si étroitement à côté qu'entre deux machines on ne peut pas mettre un homme. A chaque minute du temps, une machine neuve naît du centre de l'usine ; en même temps qu'elle naît, pour lui faire place à l'autre bout de l'usine, une machine sort par la grande porte. [...] De l'immense armée immobile des usines sort l'immense armée des machines animées épaule contre épaule, sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs, capables de tout faire. [...] Elles font tout : elles font la guerre, elles disent la messe, elles rapetissent la terre, changent les fleuves de place, transforment un sapin en journal, se servent de tout comme matière première, se servent d'un lac, se servent d'une montagne, se servent du vent, de la pluie, de la mer, se servent de rien, font naître ce dont elles se servent ; changent les vallées en lacs, les marais en plaines, les plaines en villes, les villes en usines, les usines en machines, les machines en machines [...]. Les machines existent en immenses diversités. Chaque machine est à deux fins ; la fin pour laquelle les hommes l'ont inventée et la fin qui est l'esprit même de la machine, sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle sur cette fin. Chaque machine transforme deux matières : la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine. Ce pouvoir de transformation qu'elle fait ainsi subir à l'homme appartient en propre à la machine autant que l'esprit appartient en propre à l'homme. C'est "l'esprit de la machine". » (pp. 727, 728, 729)

C'est-à-dire que la machine transforme l'esprit de l'homme qui croit simplement transformer de la matière *au moyen* de la machine. Que nos moyens/machines (*mekhané*), nous transforment à notre su ou insu et nous asservissent en retour quand nous croyons simplement les asservir à nos fins de transformation de la matière. Les moyens/machines *mécanisent* nos esprits et nos corps. La seule chose dont nous restons assurés tant que les machinistes n'auront pas réussi à transformer le calcul machine en intelligence artificielle, c'est qu'elles ne savent pas plus ce qu'elles font qu'un marteau-pilon.

Conclusion on ne peut plus matérialiste, les moyens/machines ne sont pas « neutres » (*ne-uter*, ni ceci, ni cela), mais ambivalents (ceci ET cela). Ils sont toujours à double fin. L'une, explicite et consciente, d'actualiser la puissance du machiniste sur la matière et le monde. L'autre, inconsciente et objective, d'actualiser la puissance de la machine sur le machiniste. Quand des penseurs décrivent la fuite en avant technologique comme un « processus sans sujet », c'est évidemment à la seconde fin qu'ils font référence. Mais celle-ci n'est jamais séparée de la fin première de « transformation du monde » (Marx), de « maîtrise et possession de la nature » (Descartes).

Il n'y a pas un mot de trop dans cette opposition relevée par Giono entre d'un côté l'industrie, la grande ville, la démesure technicienne ; et de l'autre, les forces primitives et l'exaltation du sentiment panique. Ce qu'il disait depuis douze ans était si juste que d'autres n'ont cessé de le redire depuis, quitte à subir les mêmes accusations de « pétainisme » - de ruralisme rance et arriéré - , de la part des idéologues de la Machine ; libéraux, communistes ou fascistes, *mais tous machinistes de l'Avenir*, qu'ils aspirent à piloter en maîtres-dieux.

A moins que ce ne soit elle, la Machine folle, qui les ayant soumis à sa logique intrinsèque - primat de la rationalité et de l'efficacité techniques, en vue de la toute-puissance - les emporte vers la collision avec le réel et le naufrage.

C'est que nous sommes radoteurs, nous autres écologistes radicaux, c'est-à-dire anti-industriels. Et d'ailleurs, Virgile lui-même radotait déjà, et Samuel Butler (1835-1902), l'auteur de *Erewhon* (1872)²⁵ ; et Giono, bien sûr, qui avait lu Virgile et Butler. Mais laissez-nous radoter, vigilants progressistes - on allait dire, laissez-nous vivre - mais il ne faut pas exagérer. Nos radotages ont-ils jamais retardé d'un soupir la ruée de votre Machine ? Nous soupignons, la Machine fonce, quitte à nous passer dessus.

Il se trouve que *Pour saluer Melville*, l'idylle avec Adelina White, parue en mars 1941, a fait un four. Double dommage, pour l'auteur et pour l'amant qui avait fait don de ses droits à Blanche/Adelina²⁶. Giono fait la chasse aux avances et aux mensualités - pas si mensuelles que ça, d'ailleurs - aux doubles contrats, signés à la fois chez Grasset et chez Gallimard - à la fureur de l'un et de l'autre - et dont il doit s'acquitter. Et devant s'acquitter, Giono republie en France *Triomphe de la vie*, chez Grasset, en mars 1942. Un livre qui tombe « à contretemps ²⁷», selon Pierre Citron, parce qu'il résonne de la propagande paysanniste du régime de Vichy et du fameux discours de Berl/Pétain, du 25 juin 40.

Que le régime de Vichy, ce parangon du « modernisme réactionnaire²⁸ », ait « démesuré » le « nationalisme » et le « patriotisme » (où Giono ne se connaissait d'autre patrie que son « pays », ce morceau de terre « très petit » où votre cœur est « irrémédiablement enchaîné ²⁹») ; qu'il les ait travestis sous le terme de « fraternité » ; que derrière l'écran paysanniste, ses ministres technocrates, industriels et banquiers, la fameuse « synarchie » dénoncée par les fascistes, aient en fait modernisé le pays et accéléré l'industrialisation, en toute continuité de l'État³⁰ : rien de cela n'importe aux délateurs de Giono, qui, avec son *Triomphe de la vie*, croient tenir une pièce à conviction irréfutable.

Pierre Citron :

« D'ailleurs Giono est suspect aux collaborationnistes les plus virulents. En octobre 1940, dans *Au pilori*, périodique pro-allemand et antisémite, Pol Riche (plus tard fusillé) attaquant "Gallimard et sa belle équipe", les accuse d'avoir publié

²⁵ Gallimard

²⁶ Cf. Suzanne Citron. « *Les Ordres étranges. Sur les amours de Giono* - Un essai inédit de Pierre Citron » *Histoires littéraires* n°55, Juillet-Août-Septembre 2013

²⁷ Pierre Citron, *Giono*, Seuil, 1990, p. 341.

²⁸ Cf. Jeffrey Herf. *Le modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*. L'Échappée, 2018

²⁹ *Le poids du ciel*, Paris, Gallimard, 1938, p. 96.

³⁰ Cf. O. Paxton. *La France de Vichy*. p. 312, 320. Le Seuil, 1972

non seulement des surréalistes, des sionistes, des antinazis (Malraux), mais aussi des pacifistes comme Giono³¹. Le courrier de celui-ci est surveillé : à la fin d'avril et au début de mai 1942, le commissaire de police de Manosque signalera au préfet que Giono a reçu d'Apt, envoyés on ne sait par qui, des numéros de février et de mars de *Combat* et de *Franc-Tireur* clandestins. Est-ce à cette époque que Giono est convoqué par la police et interrogé pendant 48 heures (peut-être à Lyon) sur de prétendues activités communistes ? M. Chevaly, qui rapporte le fait n'en précise pas la date. »

En fait, c'était l'année d'avant. Jean Grenier, de passage en décembre 1941, répète ce que lui en dit Giono - y compris les galéjades :

« Pour le moment il a beau vivre à l'écart, il a quand même été convoqué récemment à Lyon sur l'inculpation de reprise d'activité communiste. Des jeunes gens avaient fondé avant la guerre à Moutiers (Savoie ?) un "Cercle Jean Giono" sans l'en avertir. Puis étant passés au communisme, ils avaient gardé à leur cercle le même titre et l'on a cru que Giono le patronnait. Alors Giono s'est dit qu'il fallait faire peur au tribunal. Il a annoncé publiquement sa comparution et il s'est présenté au juge en compagnie de photographes, de journalistes et d'un cinéaste qui l'attendaient dans la cour. Le juge a dit : "Surtout ne faisons pas de bruit !" Il a accepté les explications de Giono et il l'a laissé tranquille. Il n'avait d'ailleurs rien lu de lui³². »

En ce même mois de mars 1942 qui voit la réédition, en France, du *Triomphe de la vie*, Giono « monte à Paris », à l'invitation de l'éditeur Bernard Grasset et du producteur Léon Garganoff, pour assister aux représentations de sa pièce *Le bout de la route*. Le premier, on l'a vu, est son éditeur - quoique sa détestation des livres de Giono soit la fable du tout-Paris littéraire. Ce sont les amis de Giono, Lucien Jacques, Louis Brun et Henri Poulaille, qui l'ont introduit dans la maison. Quant au second, s'étant plus ou moins promu son « agent » à Paris, il lui a obtenu le laissez-passer nécessaire pour la zone occupée.

Son séjour, après des années d'absence, fait trois semaines de suite la une de *Comœdia*, un hebdo modérément collaborateur où écrivent entre autres, Sartre et de Beauvoir, amis de René Delange (1889-1964), le rédacteur en chef. Lui-même ami du *Sonderführer* Gerhard Heller (1909-1982), traducteur francophone et francophile, bienveillant censeur des lettres françaises et détenteur des stocks de papier, que le Tout-Paris littéraire fréquente bon gré mal gré. C'est à lui que Jean Paulhan (1884-1968) le maître éditeur de Gallimard, et alors résistant, doit d'avoir échappé par les toits à une arrestation matinale, grâce à un coup de fil d'avertissement.

Tous ces amis qui ont des amis, ou des amis d'amis, dans l'autre camp, avec lesquels ils maintiennent leurs liens ! Il y aurait de quoi rendre plus fous encore nos actuels cartographes paranoïaques, frénétiquement affairés à tracer les plus minces relations supposées compromettantes entre des gens qui ne se connaissent, ni ne se reconnaissent mutuellement. Que diraient-ils, nos « antifascistes 2.0 », s'ils savaient que la Libération ayant mis fin à la

³¹ Cf. Jean Grenier, *Portrait de Jean Giono*, p. 46, cité par P. Citron, *Giono, 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p. 338

³² Jean Grenier, *Portrait de Giono*. Robert Morel, 1979. p.46

parution de *Comœdia*, le 17 août 1944, laissa René Delage poursuivre ailleurs, et sans autre tracas, sa carrière de journaliste.

Que diraient-ils, nos vigilants épurateurs, s'ils savaient que le Seuil, cette prestigieuse maison de gauche, avait publié en 1981 un très bienveillant livre de souvenirs, *Un Allemand à Paris. 1940-1944*, de notre ami le censeur, Gerhard Heller. Lauréat en 1980 du Prix du rayonnement de la langue française, décerné par l'Académie française, et célébré par un très bienveillant article du *Monde*, ce prestigieux journal de gauche, « Un résistant chez les collabos », dans son édition du 13 mars 1981³³.

Mais heureusement, ils ne savent pas grand-chose les « antifas » de notre temps, ce qui leur évite des affres rétrospectives et le devoir d'« effacer » de nos mémoires et de nos bibliothèques des personnalités telles que Jean Paulhan, l'éminence grise de la résistance littéraire, la noble incarnation du *drôle de jeu*, qui protégea les résistants sous l'Occupation et les collaborateurs à la Libération, restant l'ami actif, loyal et dévoué des uns comme des autres.

Giono rencontre à Paris des gens qu'il ne connaissait que de loin. Notamment Georges Reyer (1903 -...), un écrivain journaliste, auteur au même moment, chez Grasset, d'une biographie de l'icône féministe Marguerite Audoux³⁴ ; et Alphonse de Châteaubriant (1877-1951), un romancier immensément populaire, prix Goncourt 1911, prix de l'Académie 1923, dont les livres également publiés chez Grasset, se vendent alors à des centaines de milliers d'exemplaires. Mais aussi un illuminé ayant eu la révélation de Hitler, lors d'un voyage en Allemagne, et qui touille dans son crâne une immonde mystique catho-païenne, régurgitée dans un manifeste intitulé *La Gerbe des forces* et publié en 1937, chez l'inévitable Grasset. D'où le titre si adéquat de son hebdomadaire, *La Gerbe*.

La faute de Giono, c'est d'avoir accepté en 1941, pressé par ses besoins d'argent, une avance pour un roman (*Deux cavaliers de l'orage*), publié en feuilleton à partir de décembre 42 dans cet hebdo où Marc Augier (1908-1990), l'ancien du Contadour, le célèbre trop souvent et se réfère à la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*³⁵, pour inciter la paysannerie française à « tendre une main loyale » à l'occupant³⁶. Ce même Augier, plus connu sous son pseudonyme de Saint-Loup, ira quant à lui jusqu'au bras tendu, passant en dix ans d'un poste au cabinet du ministre socialiste Léo Lagrange, à un engagement de SS dans la division Charlemagne. Faute d'argent et vanité d'auteur. Mais Giono, mécontent de la fin du roman, suspend la publication en mars 43. Il ne l'achèvera que vingt ans plus tard, en volume (1965)³⁷.

Juillet 1942. Drieu la Rochelle (1893-1945), alors directeur de la N.R.F., la prestigieuse vitrine de Gallimard, en remplacement de Jean Paulhan - mais avec son appui en sous-main - écrit en préface de sa nouvelle édition de *Gilles*³⁸ :

« Giono, lui, s'est lancé dans une féerie paysanne, une pastorale lyrique, un opéra mythique où il a pu exprimer, sans être gêné par l'immédiate intercalation du réel, son intime aspiration à la santé et à la force.

³³ Cf. Bertrand Poirot-Delpech, « Un résistant chez les collabos », *Le Monde*, 13 mars 1981

³⁴ Cf. *Un cœur pur : Marguerite Audoux, avec des lettres inédites de Marguerite Audoux*, Octave Mirbeau, Alain Fournier. Grasset, 1942

³⁵ éditions Grasset, 1938

³⁶ Cf. Revue Giono 2020. p.76

³⁷ Cf. Pierre Citron dans *Jean Giono. Journal, poèmes, essais*. La Pléiade, Gallimard. p.1270, 1271

³⁸ Pierre Drieu la Rochelle, *Gilles*, Gallimard. 1939

Car ce pacifiste a le goût de la force, de la force vraie. Au fond *Le Chant du monde* est un roman guerrier, un roman de la violence et du courage physique, bien plus sûrement et directement qu'un roman de Malraux, de Montherlant ou de moi, mais libre de politique. »

Bref l'éternel mythe de Pan, loin de toute actualité. Drieu a saisi que Giono, en dépit des interventions qu'on lui a fait écrire ou signer, était d'abord un *mythomane*, dans la lignée d'Homère et des poètes anciens, d'où la « force vraie » de son chant. Cette force que les communistes dans les années trente, les fascistes dans les années quarante, tentent de capter au profit de leurs politiques du moment. Il suffisait de lire Giono et non ce qu'on avait envie de lire. N'empêche, c'est bien lu de la part de celui qui fut l'ami d'Aragon, de Berl, de Malraux, des dadaïstes, des surréalistes, lui-même successivement socialiste, antifasciste, social-fasciste, et que la politique mena où il tendait : au suicide. Le 15 mars 1945. Malgré toutes les garanties et offres d'aide de Malraux, d'Aragon et de Paulhan. Évidemment, ces éloges de Drieu, aussi désintéressées soient-elles, n'améliorent pas la réputation de Giono dans l'opinion résistante.

Lui qui, depuis son premier livre, jouit en Allemagne d'un public fervent s'évertue - comme tout internationaliste, communiste, trotskyste, anarchiste, catholique, pacifiste, etc. - à distinguer entre Allemand et nazi. Il rencontre également le Dr Karl Epting, directeur de l'Institut allemand à Paris, auteur d'une préface à une *Anthologie de la poésie allemande* « épurée » et « aryanisée », envoyée à Giono, et que celui-ci exécute dans son journal :

« Serviteur, monsieur Epting. [...] Comment voulez-vous qu'on se rapproche ? Je veux pouvoir écouter des chants juifs et des chants communistes s'ils sont beaux, et ils représentent aussi l'Allemagne. » (24 septembre 1943)

Il mondane comme tout le monde avec notre ami Gerhard Heller qui, lui aussi, « admire Melville³⁹ ». Le fait est que Giono, toujours éluif et madré, ne refuse pas les amabilités ni les sollicitations littéraires. Simplement, il tient peu ses promesses. Ce que Heller ne dit pas, ce qu'il ne sait pas, c'est Blanche, qui déteste Manosque, cette petite ville supérieurement idiote entre toutes les petites villes de province, et qui se déplace aussi vite qu'elle le veut, au volant de sa magique Hotchkiss décapotable. Blanche que Giono peut voir librement à Paris - comme il y voyait autrefois Simone Téry, son amante communiste, puis Hélène Laguerre, son amante pacifiste. Blanche qui vaut bien le voyage à Paris, que Giono déteste. Ils y vont trois semaines ensemble en décembre 1942 - sous quel prétexte ? Allez savoir - logeant à l'hôtel du Beaujolais, vers le Palais Royal, non loin de leurs « amis » du Maxim's, Louis et Maggie Vaudable - une intime d'Hélène, la sœur de Blanche - où ils passent des soirées dont cette dernière se souviendra quarante ans plus tard, entre la mort de Giono et la sienne.

C'est mal, non ? de s'amuser, d'être heureux, d'être amoureux, quand c'est la guerre et l'occupation, de rire et dîner dans un endroit chic fréquenté par les officiers allemands, avec Cocteau, Marais, Montherlant, et d'autres gens célèbres d'alors, « le professeur Desmaret, son amie Titaïna et Alice Cocéa », et puis de rentrer à l'hôtel, blanchir la nuit dans le même lit⁴⁰.

C'est très mal, selon Eugène Saccomano, journaliste sportif et rugueux défenseur de Giono.

³⁹ Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris, 1940-1944*. Le Seuil, 1981. p.139

⁴⁰ Cf. Annick Stevenson, *Blanche Meyer et Jean Giono*, Actes Sud, 2007. p. 125, 126

« Au risque de décevoir ceux qui s'attendent à un beau roman qui perdure entre la jeune femme du notaire de Manosque et l'écrivain qu'elle admire, la personnalité de Blanche est moins lisse que dans le roman d'Annick Stevenson, moins chaleureuse que son personnage d'Adelina White, l'héroïne de *Pour saluer Melville*. D'après les témoignages que l'on peut encore recueillir, d'après certains documents avancés par des amis de la famille Giono, la maîtresse était loin d'être une oie blanche, sans jeu de mots évidemment. Elle aurait grandement profité de la notoriété de son amant, lui réclamant des aides fréquentes touchant à son portefeuille notamment. "C'était une moins que rien", affirme aujourd'hui quelqu'un qui l'a bien connue⁴¹. »

Se pourrait-il que ces témoins entendus par Eugène Saccomano soient Pierre Citron (1919-2010) et les Fiorio (Serge et Inès), le biographe et les cousins de Jean Giono, tous familiers du Contadour ?

Selon sa veuve, Suzanne Citron (1922-2018), Pierre Citron a déposé à la Bibliothèque nationale, en mai 1998, le tapuscrit d'un livre de 232 pages, intitulé *Les Ordres étranges. Sur les amours de Giono*, en proscrivant toute communication avant un long délai⁴².

« Pierre Citron évoque aussi le côté intéressé de Blanche Meyer, qui tire de cette relation des avantages matériels et toutes sortes de cadeaux : manuscrits, bracelet d'or, livres, argent de poche, Simca d'occasion, un tableau de Coubine offert en 1943, sans parler des droits d'auteur de *Pour saluer Melville* et de l'appartement parisien qu'il lui loue après la séparation de 1950. Ni Simone ni Hélène n'avaient habitué Giono à pareille attitude, mais Blanche semblait trouver tout cela naturel. Les débuts de la liaison coïncidant avec la guerre et l'Occupation, on peut s'interroger sur les positions de Blanche Meyer et sur son rôle dans les séjours à Paris de 1942 ; elle ne semble guère l'avoir mis en garde contre ses imprudences du moment. Au contraire, elle l'incite à venir à Paris qu'il détestait comme lieu de ses amours avec Simone. En décembre 1942, elle triomphe à ses côtés au théâtre. Ils dînent avec Montherlant, Cocteau, Jean Marais, Alice Cocéa chez Maxim's, lieu fréquenté par les officiers de la Wehrmacht : de quoi accréditer la légende Giono collaborateur, fait remarquer Pierre Citron⁴³. »

Lucien Jacques (1891-1961), le vieil ami de Giono, celui qui l'a recommandé chez Grasset, son *alter ego* du Contadour qui fuit la guerre entre Lure et Montjustin (Lubéron), la décrit aussi durement auprès de Rabi, Wladimir Rabinovitch (1906-1981), autre passant du Contadour. « - Il a une liaison, une femme élégante, mondaine. C'est pour elle qu'il est allé à Paris. Et c'est à l'occasion de tous ces voyages qu'il a rencontré tous ces gens de *La Gerbe* et d'ailleurs auxquels il a cédé⁴⁴... »

Comme le dit une rengaine d'époque :

⁴¹ Eugène Saccomano, *Giono, le vrai du faux*. Ed. Le Castor Astral, 2014. p. 20, 21

⁴² Cf. Suzanne Citron. « *Les Ordres étranges. Sur les amours de Giono* - Un essai inédit de Pierre Citron » *Histoires littéraires* n°55, Juillet-Août-Septembre 2013

⁴³ Suzanne Citron. « *Les Ordres étranges. Sur les amours de Giono* - Un essai inédit de Pierre Citron » *Histoires littéraires* n°55, Juillet-Août-Septembre 2013

⁴⁴ Wladimir Rabinovitch, *Journal de l'Occupation. Tome deuxième 1942-1944*. Éditions Transhumances. 2009. p.195

C'est la femme aux bijoux,
 Celle qui rend fou
 C'est une enjôleuse
 Tous ceux qui l'ont aimée
 Ont souffert, ont pleuré
 Elle n'aime que l'argent
 Se rit des serments
 Prends garde à la gueuse !
 Le cœur n'est qu'un joujou
 Pour la femme aux bijoux !

Mais les amants, Sacco, Lucien, c'est fait pour payer. En larmes, en encre ou en liquide. Surtout les « moins que rien ». Celles qui leur sont plus que tout et dont l'amour, comme une lame, leur déchire la vie toute la vie, s'enfonçant en eux peu à peu, telle une douleur si effilée, si sourde et si douce qu'on ne la sent pas trop d'abord ; comme la mélancolie où ils trempent leur plume pour s'écrire des romans ; *Promenade de la mort*, *Le voyage en calèche*, *Noé*, *Le hussard sur le toit*, *Angelo*, *Le bonheur fou*...

« Je ne sais si Adelina White était telle que Giono la décrit. En tout cas, elle ressemble étrangement elle aussi à certaines de ses héroïnes⁴⁵. »

« Mme Numance, avec ses yeux de loup, légère, parfumée, insolente avec grâce, distante et passionnée ; Mme Tim, cette créole élégante, élevée entre un volcan et un glacier, la très stendhalienne cantatrice Fulvia, Pauline de Théus, ont bien des traits communs avec Melle Amandine et avec Adelina White⁴⁶. »

Des amours qui ne peuvent être illusoire puisqu'ils y croient, qu'ils en jouissent, qu'ils en souffrent, qu'ils finissent par feindre d'y croire encore. Puisque Giono invente pour Blanche ces « jardins d'Armide » dont il lui fait don, ces rousses collines d'automne où ils se promènent le soir, au hasard des sentiers et des oiseaux ; puisque la magicienne Armide, dans *La Jérusalem délivrée*, avait pris en amour le chevalier Renaud⁴⁷. Et Pierre Magnan (1922-2012), le jeune ami de Giono, devenu le jeune amant de Thyde Monnier (1887-1957), de 35 ans son aînée, autrice de romans tirés à cent mille exemplaires, dit que celui-ci, pendant toutes ces années 40, 41, 42 veut écrire *Les jardins d'Armide*.

« - Thyde, je vous mènerai voir les jardins d'Armide !
 C'est un endroit, à cinq cent mètres de Manosque, sur la colline, où il va se promener solitaire (*solitaire* ? Quel ami loyal et discret que Pierre Magnan). Il y a vu les bosquets d'Akados, les lauriers du Tyndare, les roseaux de l'Eurotas où le roi Midas les faisait moissonner en vain⁴⁸. »

En fait de jardins, c'étaient, dit Magnan, deux hectares de terre ensauvagée depuis cinquante ans et la ruine d'un bastidon coiffant la colline du Colombier, que son grand-père avait achetés à un *Mexicain* de retour au pays. Ce *Mexicain* y avait planté des yuccas, des figuiers, des rosiers, des lilas blancs et mauves le long du sentier menant au puits et au banc robuste où rêver sans voir Manosque. Jolaine Meyer (1930-2019), la fille de Blanche, signale dans un article de

⁴⁵ Jacques Pugnet, *Jean Giono, préface de Paul Morand*. Éditions Universitaires, 1955. p. 115

⁴⁶ Jacques Pugnet, *Jean Giono, préface de Paul Morand*. Éditions Universitaires, 1955. p. 111

⁴⁷ Cf. Annick Stevenson, *Blanche Meyer et Jean Giono*, Actes Sud, 2007. p. 54/56

⁴⁸ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, 1990. p.133-135

1996⁴⁹, une mention des « jardins d'Armide » et de Blanche/Adelina White, dans *Noé*, une errance poétique parue en 1948 aux Éditions de la Table ronde, alors que le Comité national des écrivains avait proscrit Giono de publication :

« - Quelle drôle d'idée, ai-je dit. Et comment faites-vous alors pour vous procurer des jardins enchantés, des jardins d'Armide, ces prairies où il était si facile au poète de dresser les décors de la brume ? - Je n'arrive plus à m'en procurer, dit-elle⁵⁰. »

Mais Blanche hante bien d'autres pages de ce livre, et notamment ces lieux de Marseille où elle habite depuis 1943. Où Giono, souvent séjourne, de 45 à 49, chez son ami Gaston Pelous.

« J'entendis autour de moi des bruits de jupe, des bottines craquantes et enfin une petite toux. Ayant levé les yeux et cherché autour de moi avec beaucoup d'attention, je vis dans la partie la plus sombre de la bibliothèque une silhouette de femme qui s'éloignait. Elle devait venir de passer près de moi et de me frôler... C'est ainsi qu'est née Adelina White⁵¹. »

Puis la voix d'Élise se fait entendre dans l'escalier.

- Jean !... A la soupe !

Et Jean, de plus en plus lourdement, de plus en plus poussivement, s'arrache de sa table et du jardin sauvage et secret où il se voyait errer en amoureux, et descend les marches pour aller manger la soupe, rire et bavarder avec les filles, Aline et Sylvie⁵², et parler avec Élise du ramassage des olives qu'ils feront demain, tous les quatre, dans une colline voisine⁵³.

Est-ce à Lucien Jacques, ou à un autre, je ne sais plus, qu'il avait dit à ses débuts, alors qu'il venait d'être publié et de quitter son emploi à la banque, « et maintenant, tout ce que je veux, c'est écrire un livre après l'autre, jusqu'à la mort... » ? Ou quelque chose d'approchant, je ne sais plus. Mais je sais bien qu'il faut vivre ou écrire, et que de sa vie, Giono fit une immense pyramide de mots, entassant sur la page, l'un sur l'autre, chacun de ses atomes, tandis que lui-même, peu à peu, se décomposait, ses traits et son corps s'affaissant, s'effaçant dans le sol. C'est ça le métabolisme littéraire. Et puis plus rien que ce sentiment funèbre de son passage qui flotte de ses traces, comme une flaque d'âme qui s'achève avec l'extinction des livres et de la langue. Admettez qu'il ait de quoi être mélancolique et désespéré, ce passant immobile, sous ses dehors joviaux et bonhommes.

Louis Meyer (1897-1975), le mari notaire, deux ans de moins que Jean Giono, découvre en 1942 et page 121 du livre d'Annick Stevenson la liaison de Blanche et de son ami Giono. Une lettre trouvée dans son sac, etc. On ne va pas en faire une pièce de boulevard. Il semble que Louis et Blanche vivaient déjà à part. Lui, très à l'aise, beau sourire aux yeux de sa fille, sportif, skieur, nageur, visiteur du Contadour (mais qui ne l'a été dans cette histoire ?), ayant ses aventures de son côté. Le divorce ? Il comprend, il est d'accord ; à une condition ; il garde sa fille. Et puis - simple détail matériel - le notaire ayant établi avant le mariage un contrat de

⁴⁹ Cf. Jolaine Meyer, « Sur un personnage de Giono : Adelina White ou Blanche ? » in *Pratiques d'écriture, mélanges offerts à Jean Gaudon*. Klincksieck

⁵⁰ Jean Giono. *Noé*. Gallimard, livre de poche, 1967. p. 180, 181

⁵¹ Jean Giono, *Noé*, 1948

⁵² Cf. Aline Giono, *Mon père, contes des jours ordinaires*. Ed. Philippe Auzou, 1986

⁵³ Cf. Jean Giono, *Noé*, Gallimard, 1947. Livre de poche, p. 55/73

communauté réduite aux acquêts, contrat que sa femme enfant - elle avait 17 ans - a distraitemment signé⁵⁴, la voici fort démunie en cas de divorce.

Et Blanche ? - Ah non ! Elle veut le divorce *et* sa fille, *et* Giono ! *Eeeet...* Enfin, Louis !... Jean !... Elle ne peut pas vivre sans rien ! Il faut que Jean l'épouse, ou que Louis verse une pension ! Ne serait-ce que pour élever sa fille !

Et Giono ? *Eh bieeen*, non, finalement, il ne veut pas divorcer d'Élise, comme il l'avait promis à Blanche, ni perdre ses propres filles... Ni Blanche qui... que... des dizaines de lettres de dizaines de pages, d'explications pénibles, à deux, à trois, entre amis et amants, entre mari et amant, entre mari et femme - Élise ne sait rien -, elle aussi trouvera une lettre, mais quatre ans plus tard, en 46. Giono a menti à Blanche, comme d'habitude, comme à tout le monde. Comme à lui-même. Une histoire qu'on se raconte - mais pourquoi fait-elle si mal ?

Et en attendant, qu'est-ce qu'on fait ? On fait comme on peut. On marche, on titube, un pas après l'autre, avec dans le ventre cette lame blanche qui fait son trou. On saigne des romans, la traversée de Manosque continue, la guerre, la politique, les demandes d'aide, les difficultés de ravitaillement... Faut bien vivre. Accrocher une remorque un jour sur deux à son magnifique vélo et se hisser de Manosque à la Margotte pour en ramener de la viande, des œufs, des légumes⁵⁵.

« "Nous étions sans cesse quinze à table", me dit Élise Giono : elle et Jean, Aline et Sylvie, la mère de Jean et son frère Marius Giono, la mère d'Élise ; les réfugiés divers, dès 1941 : Karl Fiedler, le musicien Meyerowitz ; Louise Strauss, d'autres encore [...]. Et bien souvent des hôtes de passage. Dans une lettre du 6 août 1940, Roger Thiollet, de Lyon, rappelle que lors de sa démobilisation il est passé au Paraïs et que Giono lui a dit : "Si tu claques du bec cet hiver, viens ici, il y aura toujours à manger"⁵⁶. »

« Fiedler est discret et ne lui pose pas beaucoup de problèmes. Il n'en est pas de même de Meyerowitz, autre Allemand juif, âgé de trente ans, pianiste, compositeur ; il n'est pas en permanence au Paraïs, mais depuis 1942, il est aidé et protégé par Giono qui lui trouve des refuges, à Manosque, à Forcalquier, à Vachères, à Marseille. Certes Meyerowitz court des dangers ; mais avec une incroyable inconscience, il semble tout faire pour les aggraver, ne pouvant vivre sans son piano dans chacune des maisons qui le recueillent, et en jouant constamment, ce qui pour un fugitif n'est pas le meilleur moyen de se faire oublier, surtout de voisins. Toujours angoissé, chaque fois que se présente un problème réel ou imaginaire, il se précipite chez Giono, ou lui écrit s'il n'est pas à Manosque ; et il faut que Giono agisse aussitôt. En octobre 1943, il est arrêté et conduit au camp des travailleurs des Mées. Giono s'y rend et obtient sa libération en l'embauchant - comme ouvrier agricole ! - à la Margotte. Il y a aussi Louise Strauss - Lou Ernst, la femme de Max Ernst, également juive - que, jusqu'à la fin d'avril 1944, date de son arrestation par les Allemands et de son départ pour le camp de concentration d'où elle ne devait pas revenir, Giono aide moralement et financièrement, lui payant même une opération chirurgicale et le coûteux traitement consécutif - ce qu'elle trouve naturel, et elle n'en exprime guère de gratitude⁵⁷. »

⁵⁴ Cf. Annick Stevenson, *Blanche Meyer et Jean Giono*. Actes Sud, 2007. p.28

⁵⁵ Cf. Eugène Saccomano. *Giono, le vrai du faux*. Le Castor Astral, 2014. p. 45

⁵⁶ Pierre Citron, *Giono, 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p. 337

⁵⁷ Pierre Citron, *Giono, 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p. 363, 364

Parmi les gens rencontrés en mars 42, à Paris, il y a Anton Sailer, le rédacteur en chef local de *Signal*, le bimensuel de propagande de l'armée allemande, conçu sur les modèles de *Life* et de *Match*, édité en 25 langues et vendu en kiosque. Comme d'habitude, Giono a promis : un conte ou une nouvelle, et la réalisation d'un reportage photo sur lui, par un photographe de *Signal*.

Le photographe, c'est André Zucca (1897-1973), d'origine piémontaise comme Giono. Un excellent photographe, compagnon de voyage de Joseph Kessel, réquisitionné en 1941 - mais bien payé - par *Signal*, et qui profite de cette couverture et des pellicules couleur Afgacolor qui vont avec, pour documenter sous l'Occupation ces dehors de la vie parisienne que Maurice Chevalier chantait à l'automne 39, au début de la « drôle de guerre ».

Non pas les rafles, les attentats, les étoiles jaunes, les files aux portes des boutiques, les « fritz » en goguette - ça c'est l'héroïque reportage de Raoul Minot (1893-1945) - un ancien poilu, photographe amateur alors employé du *Printemps*, qui le paiera de sa vie⁵⁸. Mais cette obscène joie de vivre qui s'obstine aux terrasses des cafés, dans les bains de Seine et à la piscine Molitor, des Halles à Belleville en passant par la rue de Rivoli, pavoisée d'immenses croix gammées. Cela fut, et nulle indignation ni « résistance » rétrospectives ne peuvent abolir ce qui fut, et valait donc, comme toute réalité, d'être archivée.

Que croyez-vous, ce n'est pas la guerre qui va empêcher la jeunesse de vivre sa vie, et davantage encore parce que c'est la guerre et que le fil de cette jeunesse risque d'être tranché d'un coup ; qu'elle soit juive ou *goy*, fasciste ou résistante, ou simplement *zazou* ; quitte à se croiser au même soleil radieux. Demandez à Simone Signoret (1921-1985), future vedette et compagne de route du parti communiste, née Kaminker, d'un père juif. Simone a une copine, Corinne Luchaire (1921-1950), fille de Jean Luchaire (1901-1946), dont Signoret, grâce à Corinne, sera la secrétaire aux *Nouveaux Temps*, un journal immodérément collaborationniste, de septembre 1940 à juin 1941. - Cependant que son propre père parlait à la radio de Londres.

Luchaire sera fusillé en 1946, malgré le recours en grâce déposé par André Kaminker (1888-1961), à la demande de sa fille Simone. Corinne Luchaire, aussi belle actrice que son amie, mourra en 1950 de tuberculose⁵⁹. Simone survivra assez pour raconter ses souvenirs à l'écrivain Maurice Pons⁶⁰. - Mais :

*Paris sera toujours Paris !
La plus belle ville du monde
Malgré l'obscurité profonde
Son éclat ne peut être assombri
Paris sera toujours Paris !
Plus on réduit son éclairage
Plus on voit briller son courage
Sa bonne humeur et son esprit
Paris sera toujours Paris !*

André Zucca est venu photographier Giono à Manosque la dernière semaine de juillet, avant de filer à Banyuls faire le même reportage sur le sculpteur Aristide Maillol, et de revenir à Paris d'où il envoie une carte à Giono le 18 août :

⁵⁸ Cf. Philippe Broussard, *Le Photographe inconnu de l'Occupation*. Le Seuil, 2025

⁵⁹ Cf. Corinne Luchaire, *Ma drôle de vie*, 1949

⁶⁰ Cf. Simone Signoret, *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*. Le Seuil, 1976. Edition France-Loisirs 1977. p. 42-50

« Ami,

Le reportage photo exécuté avec votre amicale complicité est épatant. J'ai, entre autres, un portrait à la pipe que vous verrez prochainement dans le numéro. Malheureusement, comme la nouvelle du dit Giono n'est pas encore parvenue et que tout passe dans la même édition, c'est Maillol qui vous grille d'un numéro. Allons, écrivain de talent, un effort et envoyez "Le Poète de la famille"⁶¹. »

Ah oui, Giono est trop long à envoyer sa nouvelle, qui est trop longue pour être publiée dans *Signal*. Il en parle à Rabi - Rabinovitch – l'ancien du Contadour venu lui rendre visite en septembre 42, en compagnie d'Elian Finbert (1899-1977), autre ami juif et auteur d'un livre intitulé, *Les Brebis et la vie pastorale*⁶² - tiens le même jour qu'Olga Fradiss !

« Il m'a embrassé et parut heureux de me voir (1^{er} mensonge). Le visage était vieilli mais la chevelure blonde (2^{ème}). Je lui dis :

- J'hésitais à te voir à cause de cette lettre que je t'ai écrite sur *Le Triomphe de la vie*. Lui, généreux :

- Quelle lettre ? Je n'ai rien reçu ! (3^{ème}).

Il a parlé de ses projets, de ses romans, de ses ouvrages en préparation. Il a félicité Finbert pour *La Vie pastorale*.

- Je l'ai lu d'un bout à l'autre, c'est un chef d'œuvre (4^{ème}).

Nous avons parlé des événements, des persécutions juives.

- Ce sont des temps cruels. Et je constate que nous sommes devenus de plus en plus insensibles plus la misère est devenue grande.

Je lui ai parlé du sadisme des Allemands. Puis il nous dit :

Maintenant, il faut que je vous prévienne. Les Allemands m'ont demandé un article pour la revue *Signal*. Je voulais refuser, mais Grasset m'a dit : "il faut accepter si tu veux du papier pour tes livres. Et puis comme cela je pourrai sauver des types (5^{ème} mensonge)".

J'étais écœuré en sortant. La dégradation de Giono était dessinée d'une manière définitive. C'était le seul écrivain français qui allait collaborer avec un journal allemand comme *Signal*⁶³. »

En fait, non, *Signal* publie « Rose », une nouvelle de Marcel Arland, en décembre 1942 et deux autres reportages sur Jean Cocteau en octobre 1942 et Colette en avril 1944⁶⁴. Mais ne versons pas dans l'homophobie et la misogynie. Et Giono a bien utilisé ses odieux contacts (Châteaubriant, Montherlant, Heller), pour tenter de sauver des résistants, Pierre et Louis Martel, des garagistes de Banon⁶⁵ ; ainsi qu'Alain Raymond, le fils de son ex-amante Hélène Laguerre, arrêté à Grenoble. En vain d'ailleurs, et sachant bien que ses démarches humiliantes, faites sans illusion, sinon à contrecœur, ne lui nuiraient que davantage aux yeux des forcenés de tous bords.

Alors qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien, on passe Maillol en octobre, dans le n°20 du magazine, et on repousse Giono au numéro de janvier 1943. Juste une double page photo, avec des légendes de la rédaction.

⁶¹ *Revue Giono 2020*. p. 82

⁶² R. Julliard, 1942

⁶³ Rabinovitch, *Journal de l'Occupation*, éditions Transhumances, Tome I, 1940-1942. p.321, le 13 septembre 1942

⁶⁴ Cf. *Revue Giono 2020*. p.81

⁶⁵ Cf. Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris 1940-1944*. Le Seuil, 1981. p.139-141

Quant à André Zucca, il sera arrêté en octobre 1944 pour « collaboration avec l'ennemi et atteinte à la sûreté de l'État », puis relâché sur intervention d'un adjoint du général de Lattre de Tassigny, et son affaire classée sans suite le 8 octobre 1945. Aristide Maillol, mort en septembre 1944, ne sera jamais inquiété. Il avait lui aussi utilisé ses odieux contacts (Arno Brecker) pour sauver sa jeune muse, Dina Vierny, juive et communiste. Colette est élue à l'unanimité à l'académie Goncourt en 1945, sans autres grommellements que ceux des *Lettres françaises* sous emprise communiste. Ils sont nombreux, ceux qui prétendent être intervenus à sa demande, pour sauver son mari, Maurice Gourdeket, juif - à commencer par son admiratrice Suzanne, l'épouse française d'Otto Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne. Quant à Cocteau et Arland, ni l'un ni l'autre n'ont subi à la Libération les avanies et proscriptions subies par Giono.

L'Étranger d'Albert Camus (1913-1960), un livre *panique* s'il en fut, est paru le 15 juin 1942, avec un succès immense et immédiat. « On se répétait que "c'était le meilleur livre depuis l'armistice" » (Sartre). Un livre panique dans son acquiescement passionné au monde et au bonheur des sensations, sans nul souci des idées, ni des convenances et questions sociales⁶⁶. J'ignore si Giono en a pensé quelque chose ; s'il s'est souvenu de ce jeune Algérois publié par Edmond Charlot (1915-2004), l'éditeur et libraire des Vraies Richesses - enseigne gioniste⁶⁷ - qui avait envoyé en vain un texte aux *Cahiers du Contadour* à l'automne 38, quatre ans plus tôt.

Mais qui a lu et refusé ce texte ? Giono ? Lucien Jacques ? Et allez savoir pourquoi ? Vous pensez bien que Giono, à l'époque, entre Hélène, Blanche, les accords de Munich et toutes les lettres envoyées et reçues, a pu ignorer ce texte de Camus. - Malgré la visite de Jean Grenier, le prof de philo de Camus, venu précisément le 30 septembre 1938. Mais on sait par lui qu'ils ont parlé d'autre chose⁶⁸.

Cinq mois après la parution de *L'Étranger*, le 11 novembre 1942, l'armée allemande envahit la France de Vichy. Parmi ses officiers, des lecteurs de Giono qui viennent lui demander un autographe ou une dédicace. Chez lui, au *Parais*. Ça marque mal. Lors de son dernier voyage à Paris, en décembre 42, Alice Cocca (1899-1970), actrice, chanteuse, metteuse en scène, lui a demandé une pièce pour le Théâtre des Ambassadeurs, qu'elle dirige. De quoi faire tourner les langues en surrégime, et davantage encore quand paraît sa *Description de Marseille* dans les numéros de décembre 42 et janvier 43 de la *NRF* de Drieu - et surtout le reportage de Zucca dans *Signal* : une bombe !

Son ami, Louis Martin-Bret, le paysan rencontré 14 ans plus tôt chez les Borrély, des instituteurs socialistes, celui-là même avec qui il collaborait au *Travailleur des Alpes* et faisait de l'antifascisme en 1934, est atterré. De même que tous ses vieux amis de gauche. Certes, Giono avait prévenu Martin-Bret au début de la Résistance :

« Non, je ne fais partie d'aucune section armée. Pas plus dans l'armée française que dans la Résistance. Je n'en fais pas partie⁶⁹. »

⁶⁶ Cf. « Marguerite Yourcenar et Albert Camus », Marius Blouin et Renaud Garcia, in *Notre Bibliothèque Verte*, vol. 3. Service compris, 2024

⁶⁷ Edmond Charlot, lors de l'ouverture, offre à ses 300 premiers clients, un exemplaire de *Rondeur des jours*

⁶⁸ Cf. Jean Grenier. *Portrait de Jean Giono*. Robert Morel, 1979. p.15

⁶⁹ Jean Giono, *Entretiens avec Jean Amrouche et Taos Amrouche*, Gallimard, 1990, p.273, et *Revue Giono 2020*, p.135

Mais là, c'est pousser jusqu'à l'inconscience le goût de l'indépendance et de la provocation. On l'avait bien dit, du temps du Contadour, des Gerull-Kardas et de tous ces boches qu'il recevait là-haut, que le Giono était de leur côté !... C'est tout de même pas pour rien qu'on l'a mis en taule au début de la guerre, en 39 ! Et que l'armée l'a viré ! On n'a rien pu prouver, bien sûr, mais y'a pas de fumée sans feu.... Moi j'dis, un mec comme ça, il faudrait le...

Le quoi ? Pour refroidir les têtes chaudes, et aussi pour lui adresser un avertissement clair et fort, quelqu'un dépose ou fait déposer une bombe sur le seuil de Giono. Une bombinette. Enfin, la porte est soufflée dans la nuit du 10 au 11 janvier, les vitres de la bibliothèque brisées, et l'escalier rempli de fumée et d'une puanteur de poudre. Dans les deux jours qui suivent, le commissaire de police de Manosque, l'adjudant-chef de la brigade de gendarmerie de Manosque, le capitaine de gendarmerie de Forcalquier et le commissaire principal des Renseignements généraux des Basses-Alpes y vont chacun de leur rapport et de leurs analyses qui convergent sur Martin-Bret, devenu « à la fois le souffle, l'âme, le moteur et l'outil » de la résistance bas-alpine⁷⁰.

« De notoriété publique, on signale à Manosque comme étant chef responsable du mouvement M. Martin-Bret, ex-conseiller général SFIO, lequel est soupçonné de mener une action gaulliste clandestine. Très intelligent, il a été impossible jusqu'à présent de transformer cette suspicion en une certitude⁷¹. »

« On » ne se trompe pas. Ce « on » qui bavasse à tort et à travers dans les bistrotts de Manosque, avec de fins regards et des hochements de tête entendus. Et qui assure en fil continu la perpétuelle mise à jour de la « notoriété publique ». On sait ce qu'on sait. Martin-Bret, conseiller général du canton de Manosque, secrétaire de la Chambre d'agriculture des Basses-Alpes, président de la Caisse régionale du Crédit agricole, démis de tous ses mandats politiques et professionnels par le régime de Vichy, s'est mis en rapport dès 1941 avec les résistants socialistes aixois.

« En juin 1942, il adhère à Combat, le mouvement créé par Henry Frenay, et commence à organiser la Résistance dans les Basses-Alpes [...]. Il recrute des hommes et des femmes, assure la diffusion et parfois l'impression de la presse clandestine, utilisant très efficacement le réseau des coopératives agricoles et des silos pour monter son équipe⁷². »

Bref, les soupçons visent Martin-Bret qui subit une perquisition et des heures d'interrogatoire en attendant pire. Mais tandis que le commissaire des renseignements généraux boucle son rapport, Louis Martin-Bret rend visite à Giono pour une explication entre quatre yeux et vieux amis. Comme on n'y était pas, on ne peut que répéter les témoignages, les oui-dire et constater les effets.

Giono :

« Martin-Bret, le lendemain du jour où l'on a mis un pétard à ma porte, vient me voir, m'avoue que c'est lui qui a mis le pétard, me demande pour arrêter les poursuites probables (il se sait soupçonné par la gendarmerie et je lui confirme qu'en effet, sans mon indignation, l'adjudant de gendarmerie avait l'intention d'aller la nuit même arrêter Martin), me demande donc de faire une lettre au

⁷⁰ Cf. *Revue Giono* 2020, p.135

⁷¹ Rapport du commissaire principal Sangla, chef du service des Renseignements généraux des Basses-Alpes. In *Revue Giono* 2020, p.87

⁷² *Revue Giono* 2020, p.135

procureur de la République de Digne pour décharger complètement Martin. Je fais immédiatement cette lettre et je la lui donne⁷³. »

Voici cette lettre de Giono, datée du 14 janvier 1943 et libellée en termes malicieux :

« Monsieur le Procureur de la République,
J'apprends qu'à la suite de l'attentat dirigé contre ma maison dans la nuit de lundi dernier, des soupçons pouvant motiver une arrestation se sont portés sur monsieur Martin-Bret.

Je tiens à vous déclarer que j'ai toujours eu pour monsieur Martin-Bret une affection amicale, qu'il me rend sans réserve, et il me semble que je puis certifier en toute assurance qu'il est étranger de près ou de loin à cette stupide affaire.

Monsieur Martin-Bret est le mieux placé du monde pour savoir que je n'ai jamais fait et ne ferai jamais de politique. Il connaît trop la position impartiale par laquelle je me place par rapport et en dehors des partis. Et j'ai trop confiance en son intelligence des choses et des gens pour imaginer qu'il ait pu commettre contre moi un acte dont il connaissait la parfaite inutilité. Au début d'une enquête, qui je l'espère finira par empêcher de nuire des gens dont la maladresse menace la paix de tous, j'ai considéré de mon devoir de vous déclarer ce que je crois vous être utile en évitant peut-être une erreur de départ.

Veillez agréer, etc⁷⁴. »

Giono ajoute dans son résumé ultérieur de ses faits et gestes (vérifiables) sous l'Occupation que la scène s'est passée devant Lucien Jacques, que Martin « savait être depuis toujours mon ami intime et qu'il connaissait également très bien ». Lequel intime écume encore un an plus tard chez Rabinovitch, où il est de passage :

« - Giono ? Un faible. Tantôt il donne une interview à *Signal*, tantôt (après la bombe) il donne les Graves aux réfractaires (NdA. Les réfractaires au STO). Et c'est encore par faiblesse qu'il se mêle aux "collaborateurs". Il a une liaison, une femme élégante, mondaine. C'est pour elle qu'il est allé à Paris. Et c'est à l'occasion de tous ces voyages qu'il a rencontré tous ces gens de *La Gerbe* et d'ailleurs auxquels il a cédé... C'est aussi un orgueilleux qui ne veut pas reconnaître ses torts, qui a besoin d'adulation et qui s'irrite de l'opposition. C'est par orgueil qu'il n'arrive même plus à maîtriser son style.

Il se tait. Puis : - C'est un menteur. C'est un monstre de mensonge. Il ment tout le temps.

Je le connais. Il m'a menti quand il m'a présenté le photographe de *Signal*, me cachant, à moi qui vivais dans la solitude des Fraches, que c'était un journal allemand... Il m'a menti avec les Graves, me cachant qu'il avait remis ma maison aux réfractaires, me causant ainsi tous les embarras que j'ai eus depuis. C'est un fou, un détraqué...⁷⁵. »

Ce qui ne l'empêche pas de témoigner pour Giono dans sa propre lettre du 30 novembre 1944, ni de se réconcilier avec lui, après-guerre :

⁷³ *Revue Giono 2020*, p.92

⁷⁴ *Revue Giono 2020*. p.92

⁷⁵ Rabinovitch, *Journal de l'Occupation*, éditions Transhumances, Tome II. pp.195-196

« Par ailleurs, pour ma part, je puis attester que durant l'Occupation, Giono n'a cessé de secourir et cacher des gens inquiétés et pourchassés, notamment en mars 43 où il envoya, d'accord avec son ami Martin-Bret, un important contingent de maquisards (une trentaine d'hommes environ) à la maison des Graves que nous possédons en commun à Redortiers (Basses-Alpes).⁷⁶ »

Cette ferme des Graves possédée en commun, où Lucien Jacques séjournait parfois, c'est le Contadour, qui, de centre pacifiste, est devenu abri de résistance à la demande de Louis Martin-Bret⁷⁷. Giono ajoute dans son « Résumé des *faits contrôlables* de mon action contre les Allemands pendant l'Occupation⁷⁸ » :

« De février 1943 jusqu'au 22 juin 1944, j'assure *seul* la désertion, la sécurité, le logement et les frais d'entretien en nourriture de six réfractaires. Je les garde à ma ferme du Criquet. Voilà les noms : Roger Paul Bernard de Pertuis ; Francis Dessaud, la Margotte, Forcalquier ; Jules Réquiston, Cavaillon ; Durieux André, Manosque ; Marcel Bonnefoy, St Croix à Lauze, BA ; Roger Bonnefoy, St Croix. Ces réfractaires collaborent à un centre de parachutage qui a lieu à 200 mètres de la ferme⁷⁹. »

Le colonel Jean Vial, chef départemental de l'Armée Secrète, et compagnon de lutte de Martin-Bret, résume à la Libération : « Jean Giono avait attiré notre attention par la publicité faite sur sa personne dans les revues au service de l'ennemi, ce dont, paraît-il, il n'était pour rien. Je dirai toutefois que Martin-Bret l'aimait bien et qu'à partir de cette date il le considéra de nouveau comme un ami et lui inculqua même l'esprit de la Résistance pour laquelle il se dévoua⁸⁰ ».

Bref, Giono « a compris ». Il prend ses distances avec ses relations « collabos » et rend des services aux résistants, comme il aidait déjà les juifs et les réfugiés. Mais sa diffamation s'est gravée dans l'esprit public.

D'ailleurs, il s'en fout. Ce qui compte, c'est Blanche, cette « mondaine » que Lucien Jacques réprouve, et *Le Voyage en calèche* - comprenez, en voiture décapotable. Un drame romanesque à la *Cyrano de Bergerac*, qu'il besogne durant le premier semestre de 1943.

La scène est en Italie, en 1798, Julio (Giono), un maquisard solitaire, caché dans les forêts ou déguisé dans les villes, résiste seul à l'occupant français. Lors d'un voyage en calèche, il rencontre Dona Fulvia (Blanche), une cantatrice dont il tombe fou d'amour. Mise en abîme au deuxième degré, le deuxième acte se déroule au théâtre à Milan, en présence d'officiers français de l'armée d'occupation, dont le Colonel, un odieux personnage, ridiculisé par l'espiègle Julio. Vous voyez ce que je veux dire ? La censure allemande qui, aveuglée par Gerhard Heller, n'avait rien vu en juin lors des *Mouches* de Sartre, ouvre un œil en décembre et interdit *Le Voyage en calèche* qui ne sera joué qu'en 1947. Sans succès.

⁷⁶ *Revue Giono 2020*, p.118

⁷⁷ note au *Journal de l'Occupation*, p. 1268 in *Journal, poèmes, essais* ; Edition publiée sous la direction de Pierre Citron. Coll. La Pléiade. Gallimard, 1995

⁷⁸ *Revue Giono 2020*, p.92

⁷⁹ Pierre Citron, *Giono pendant la deuxième guerre mondiale*. In Bulletin de l'association des amis de Jean Giono

⁸⁰ Jean Vial, *Un de l'Armée Secrète bas-alpine. Souvenir d'un résistant*. 1946. Marseille. Et *Revue Giono 2020*, p.90

Les Mouches ? « "Cela n'a rien à voir avec la Résistance. C'est un sujet de l'Antiquité classique. C'est une grande pièce tout à l'honneur de la littérature universelle." Et malgré l'hostilité de la presse collaborationniste *Les Mouches* ont reçu leur permis de représentation. Sartre avait du courage : j'avais bien compris qu'à travers les paroles et les actes d'Électre et d'Oreste, ce n'étaient pas seulement Égisthe et Clytemnestre qui étaient visés⁸¹. »

En attendant, c'est la pièce de Giono qui reste interdite et son auteur dénoncé dans la presse pro-allemande :

« *Je suis partout* du 29 janvier 1943 tourne en ridicule l'interview donné dans *Paris-Midi* du 21 janvier. Dans *Jeunes Forces de France* de janvier, Philippe Merlin, ancien contadourien, dit adieu à Giono qui a, selon lui, prostitué ses dons poétiques pour des avantages matériels. Dans *Révolution nationale* du 2 février, il surenchérit traitant l'écrivain de charlatan, d'imposteur, etc⁸². »

Mais on reparlera du « courage » de Sartre et de la « lâcheté » de Giono.

Marius Blouin

Grenopolis, mars/avril 2020

Relu et augmenté en février 2026

PS. Comme déjà dit, ces pages furent rédigées lors du Virus et de l'assignation à domicile par l'État d'urgence sanitaire, avant de croupir six ans en machine. Les trois premiers épisodes, « Merci Giono », « Merci madame Carles » et « Merci Blanche », sont lisibles sur www.piecesetmaindoeuvre.com. Un cinquième est à venir.

⁸¹ Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris, 1940-1944*. Le Seuil, 1981. p.159-160

⁸² Pierre Citron, « Giono pendant la deuxième guerre mondiale », in *Bulletin des amis de Jean Giono*, sur Gallica.bnf.fr